
Se souvenir autrement : religion, soi et collectivité dans *Reine de Mémoire* d'Élisabeth Vonarburg

Sophie Beaulé¹
Saint Mary's University (Canada)

RÉSUMÉ

Parmi les nombreux motifs qui innervent la pentalogie *Reine de Mémoire* (2005-2007) d'Élisabeth Vonarburg, la réflexion sur les religions et la « lignée croyante » (Hervieu-Léger) occupe une place importante. Dans cette fantasy uchronique qui s'étend sur plusieurs générations, le sacré s'incarne principalement dans le gémisme et la magie du Mynmari. La fiction enrichit encore la description de ces formes religieuses par leur questionnement. En effet, les personnages examinent les racines sociales et politiques du sacré, comparent ses formes et défient leur institution religieuse. Le voyage du héros français au Mynmari provoquera un métissage qui aboutit à une impasse : mélange forcé de deux formes religieuses incompatibles, transgressions familiales, anomie sociale... Au fil des générations, il s'agira de composer avec les disharmonies, puis de les résoudre. En plus d'inscrire les textes dans leur contexte sociodiscursif, notre démarche visera principalement à dégager les contours du sacré vonarburgien.

¹ Sophie Beaulé est professeure au département de langues modernes et d'études classiques de l'Université Saint Mary's. Ses recherches portent essentiellement sur les littératures de l'imaginaire du Québec. Avec Amy Ransom, elle a codirigé le dossier « SF, fantastique et polar du Canada français » de la revue *@nalyse* en 2013. Elle vient de publier « Le corps en devenir et la machine de guerre : Bérard, Chen, Darrieussecq et Dufour » dans *Recherches féministes*, en mai 2014.

INTRODUCTION

L'écrivaine québécoise Élisabeth Vonarburg, dont l'œuvre est saluée sur le plan international, propose dans son œuvre une réflexion dominée par les questions du mal, de l'identité et de la communication interculturelle, et ce dans des structures narratives complexes. *Reine de Mémoire*, publiée entre 2005 et 2007, n'y fait pas défaut. Cette pentalogie sous le signe d'une fantasy uchronique se déploie du XVII^e siècle au XIX^e siècle français, et développe deux divergences principales par rapport au monde empirique. La première pose l'existence de la magie comme fondement religieux et social, et la seconde escamote la Révolution du Siècle des Lumières. L'œuvre mêle la saga familiale et les récits de contacts interculturels à des considérations théologiques, sur fond de traumatismes tant personnels que collectifs. Elle constitue une sorte de roman mémoriel, c'est-à-dire un réel déjà sémiotisé dans lequel un individu ou un groupe pense son passé en le modifiant par la création de souvenirs, de filiation, ou encore en luttant pour son exactitude (Robin 1989 : 48).

Ce roman mémoriel se lierait ici à la « lignée croyante ». Danièle Hervieu-Léger entend la religion comme « un dispositif idéologique, pratique et symbolique par lequel est constituée, entretenue, développée et contrôlée la conscience (individuelle et collective) de l'appartenance à une lignée croyante » (1993 : 119). Par cette expression, elle souligne le lien étroit entre la religion et la mémoire collective. Le sacré se définit ainsi comme le sentiment de dépendance radicale éprouvé, individuellement ou collectivement, dans le contact avec la puissance autre (1993 : 155). Luc Ferry et Marcel Gauchet abondent dans son sens puisque le sacré renvoie selon eux à la « conjonction tangible du visible et de l'invisible, de l'ici-bas et de l'au-delà (Ferry et Gauchet 2004 : 65). On entendra enfin avec Gauchet le terme religion pour renvoyer à une transcendance en aval des expériences vécues inscrite dans une institution capable de structurer le social. Selon le penseur, on assiste depuis les années 1960 à une sortie de la religion, ou plutôt de la structuration religieuse des sociétés occidentales, qui prendrait source dans la modernité et l'évolution même du christianisme. C'est, nous semble-t-il, ce que dépeint le roman par le biais de l'uchronie, qui retrace l'évolution sociopolitique et religieuse sur le plan collectif, et par celui de Gilles Garance, surtout, un libre-penseur dont les actions scientifiques et capitalistes provoqueront divers traumatismes collectifs

et personnels. Le texte décrit en outre le désir de cicatriser une mémoire blessée (par le roman familial, intimement lié au colonial), de retrouver une mémoire véritable et de renouer la « lignée croyante ». Car la sortie de la religion ne signifie pas la disparition du religieux. À l'époque contemporaine, les bricolages du religieux tous azimuts seraient une réponse à la difficulté d'assumer une véritable sécularisation du social (Angenot 2009 : 121).

À partir de ces hypothèses, on abordera *Reine de Mémoire* sous un angle sociodiscursif en mettant en relief les deux formes principales du religieux dépeintes dans la pentalogie ainsi que leur métissage et les conséquences qui en découlent, au risque d'aplatir la grande richesse du matériau fictionnel. On présentera d'abord un tableau du paysage religieux dans le roman². On se concentrera ensuite sur l'ère des « disharmonies » personnelles et collectives pour terminer sur la nécessité de « se souvenir autrement » – termes que nous empruntons à Vonarburg. Mais d'abord, arrêtons-nous sur le genre uchronique dans lequel le roman se glisse.

1. UCHRONIE ET *REINE DE MÉMOIRE*

Disons d'emblée que l'uchronie, considérée comme un sous-genre de la science-fiction, présente des contours mouvants en raison des différentes perspectives théoriques ; on s'appuiera essentiellement sur la réflexion d'Éric Henriet. Pendant temporel de l'utopie, le genre opère une bifurcation dans la trame de l'histoire empirique à partir d'un point de divergence (Henriet 2009 : 38). Il peut se situer dans le passé, le futur ou un monde parallèle ; le principe contrefactuel qui la sous-tend, basé sur l'énoncé « si..., alors », permet de questionner le déterminisme historique (Kaye 2010 : 40). Le terme *uchronie* a été forgé par le philosophe Charles Renouvier, dont *L'uchronie (l'utopie dans l'histoire). Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être* (1876) est considéré comme un texte fondateur, avec Louis Geoffroy (*Napoléon apocryphe*, 1836) et, au XVIII^e siècle, Rétif de la Bretonne et Louis-Sébastien Mercier. Après avoir rejoint la science-fiction au milieu du XX^e siècle, le genre connaît un regain de popularité depuis les années 1990. Le succès repose sans doute sur le fait qu'il constituerait, selon Emmanuel Carrère, un

² On se référera à *Reine de Mémoire* par l'abréviation *RM* suivie du volume et du folio.

instrument de connaissance du réel à une époque où il devient difficile de distinguer le virtuel du réel (Henriet 2009 : 12). Il se rattacherait au déclin des grandes idéologies, à la perte de confiance dans l'avenir (Deluermos et Singalavélou 2015 : 9), donc à un bougé dans la mémoire collective. Possédant une temporalité uchronique, celle-ci se transforme d'ailleurs selon la reconstitution imaginaire, le silence, la reconstitution imaginaire et la revivification (Robin 1989 : 53).

Reine de Mémoire base son action initiale dans un Sud-ouest français parallèle, au XVIII^e siècle. Cet univers possible offre des liens étroits avec l'histoire empirique, que ce soit les discussions des Encyclopédistes, l'impérialisme colonial européen et le début de la révolution industrielle. Il en diverge néanmoins par l'absence de la Révolution de 1789, rendue impossible par la structure sociale influencée par la religion géminite (Ransom 2010 : 102), ainsi que de nombreux éléments géographiques et politiques, tels que la division du territoire empirique français en France et Hutland, la configuration politique de l'Amérique (renommée Atlandies) et l'existence d'un pays longtemps caché, la Mynmari³. La fresque historique s'effectue par le biais d'une chronique familiale ; la macro-intrigue tourne autour de la jeune génération qui retrace l'histoire des générations antérieures, mais surtout découvre le poids d'une occultation qui détruit l'« harmonie » du clan et a provoqué la tourmente collective, celle de la France, mais aussi celle de la Mynmari. La vérité historique passe ainsi par la subjectivité de différents personnages, ce qui inscrit le roman dans le récit de filiation.

Il nous semble intéressant de noter, pour conclure cette section, que *L'uchronie* de Renouvier se lie à la question religieuse. Le philosophe réfléchit en effet sur une Europe où n'auraient pas eu lieu les guerres de religion si l'empereur Marc-Aurèle avait rejeté le christianisme. L'uchronie remet ainsi en question non seulement le déterminisme historique, mais aussi le rôle des institutions (Bazin et Clermont 2014 : 201-202). C'est certainement le cas de *Reine de Mémoire*, dans lequel plusieurs narrateurs aux propos variés, voire contradictoires, permettent la compréhension progressive des différentes religions, leurs institutions et, ce faisant, la structure sociale. Ici encore, le roman s'inscrit dans la sensibilité contemporaine.

³ On aura compris que Vonarburg renvoie au Myanmar.

2. LA SUBSTANCE DIVINE ET SES QUARTIERS

La matière fictionnelle repose sur l'idée d'une substance divine universelle consubstantielle au monde ordinaire. Cette substance, produite par la Divinité, fonctionne à la manière d'Yggdrasil, le frêne arbre du monde germanique (Chevalier et Gheerbrant 1982 : 468) dont les ramures pénètrent le réel ici-bas. Elle se divise en Quartiers auxquels correspondent les appartenances religieuses, c'est-à-dire l'interprétation que se fait chaque peuple des sphères divines et du monde ordinaire, ce qui façonne la magie (*RM II* : 86). Ce dernier terme désigne d'ailleurs « l'équilibre des deux substances fondamentales » (*RM II* : 237) qui baigne l'univers, et donc l'individu. *Reine de Mémoire* mentionne ainsi les Quartiers islamite, judaïte, bouddhiste, chrétienne et chamanique, pour s'intéresser davantage aux magies géminite et mynmaï. Celle-ci est plus ancienne que les autres, qu'elle englobe ; l'explorateur Gilles Garance et, plus tard, son petit-fils Pierrino seront d'ailleurs stupéfaits de voir le symbole du rosier géminite dans la ville sainte Garang Xhévât. La puissance de cette magie est telle que la Mynmari (aussi nommée Pays des Dragons par les indigènes) est fermée pour en éviter les débordements dans le reste du monde (*RM II* : 251).

2.1 MAGIE MYNMAÏ

Le mythe de la création permet de comprendre le souffle religieux et la société mynmaï. Huètman', la Jongleuse, a commencé à créer l'univers avec ses frères et sœurs, Yuntun-la Mort, Hundgao-la Danse, Hétchoÿ-la Lune et 'Xiaïo-le Soleil. Elle est donc cinq en une. Yuntun et Hundgao ont créé les premiers humains, mais, irritée par cette infraction, la Jongleuse a laissé tomber par accident trois de ses balles, qui sont devenues les trois Ancêtres (ou Natéhsin⁴). Ces éléments imprévus importent, car les Ancêtres étant des « nœuds » dans la magie, il faudra pour les dénouer les unions avec les humains. Elles engendrent ainsi les Ghât'sin qui à leur tour s'unissent aux humains pour donner les Ghât, puis les Ghât, les yuntchin, et finalement les humains. Quand ceux-ci meurent, la magie « redevient le Souffle du Dragon et le Sang de la Forêt dont se nourrit le feu de Hyundxhaïgao pour recréer les

⁴ Il s'agit de Kurun, Nandèh'djo (qui devient Nandèh, puis Nadine, au fil des siècles) et Phêr'djo (Feï ou Félix).

Ancêtres » (*RM III* : 155-156). Par le biais des unions et de l'ingaôtchènzin (la « danse » ou fusion avec la magie), les Ancêtres ont donc pour rôle de faire circuler la tchènzin, ou magie. Ajoutons enfin que le trope du hasard et du jeu, des dés qui roulent, parcourt l'œuvre entière. La Jongleuse a créé les Ancêtres par accident ; de même, elle laisser entrer Gilles Garance dans le Pays des dragons, ce qui entraînera des bouleversements religieux, sociaux et politiques mondiaux sur lesquels nous reviendrons plus bas.

La magie mynmaï, intimement liée à l'énergie sexuelle, imprègne ainsi l'univers entier et moule la structure sociale. Les Ancêtres et leurs Ghât'sin se sont installés à la ville sainte de Garang Xhévât, et leurs descendants se sont dispersés, formant trois grands groupes selon leur rapprochement avec les Natéhsin, dont les Kôdinh. La magie suit le « cycle des âges » (*RM II* : 414) : lors des Grands Festivals, une nouvelle triade de Natéhsin est recréée, tandis que les autres triades changent d'âge et entrent dans la Maison suivante. Chaque Maison correspond ainsi à un âge des Natéhsin et à une des divinités en Huetman'. Lors des Petits Festivals, la lignée d'engendrement s'effectue. Signalons enfin que le pays contient de nombreuses sectes selon leur interprétation du panthéon mynmaï (*RM IV* : 174-6 ; *RM III* : 141-142) et de la Prophétie de la Fin du monde ; elles coexistent sans subir de contrôle de Garang Xhévât, qui n'exerce aucun rôle politique. Bien que la narration préfère l'expression de magie mynmaï, il s'agit tout de même d'une religion en ce sens qu'elle propose une transcendance en aval du monde ordinaire et possède une institution au sens large qui, bien que réduite, encadre néanmoins le social.

Telle que décrite, la religion mynmaï s'abreuve à plusieurs sources. Outre les réminiscences hindoues, les termes de Natéhsin, de Maison et de Danse rappellent respectivement les esprits nats (Vossion : 1891 et Brac de la Perrière : 2002), les Palais et le Lendong du chamanisme indochinois. De plus, si l'idée de souffle divin est d'origine chrétienne, celle des deux substances primordiales renvoie au taoïsme et, au-delà, à Confucius⁵.

Au principe de toute croyance religieuse, il y a [...] la croyance en la continuité de la lignée des croyants. Cette continuité transcende l'histoire. Elle est attestée et manifestée dans l'acte, essentiellement religieux, qui consiste à *faire mémoire* (*anamnèse*) de ce passé qui donne

⁵ Je remercie Dr Alexander Soucy (Université Saint Mary's) pour ses éclaircissements.

sens au présent et contient l'avenir. (Hervieu-Léger 1995 : 180, italiques de l'auteure)

La magie mynmaï correspond à la religion dans une société traditionnelle, où le dispositif d'organisation des significations recouvre le sacré en totalité ; l'identification à la lignée croyante, pivot de toute religion, domine ici le social.

2.2 GÉMINISME ET CHRISTIENITÉ

Faisant écho aux éléments imprévus du mythe fondateur mynmaï, la Divinité du géménisme a créé l'homme libre, donc sujet aux erreurs. Durant l'Office, les ecclésiastes ne roulent-ils pas « les Dés sur l'autel, en mémoire du Choix » (*RM I* : 230) ? Les Saints Gémeaux, Jésus et Sophia, sont venus sauver Adam et Ève de leur erreur et donc aider les humains à retrouver l'Harmonie ; ils en sont d'ailleurs les deux substances primordiales. Le Dragon de Feu mynmaï correspond ainsi à la *Légende dorée* de la naissance des Gémeaux (*RM V* : 435-436). Le géménisme repose en outre sur l'idée que le soma (le corps) et la psyché sont indivisibles : c'est le psychosome. On peut toutefois distendre le fil d'or qui les relie pour « suspendre » la psyché ; au moment de la mort, la « Sublimation » opérée par les ecclésiastes permet de faire passer le psychosome dans l'Entremonde vers la sphère divine (*RM I* : 234).

La société géménite s'organise autour du « talent », c'est-à-dire la parcelle de la substance divine octroyée au psychosome à divers degrés (*RM I* : 654). Les enfants talentés sont formés par le Magistère qui en fera des mages-ecclésiastes capables de manier les différentes actualisations de la magie, comme la magie dite verte axée sur la guérison. Plus une lignée familiale présente de talents, plus elle possède de pouvoir politique et économique, en raison des liens étroits entre la Hiérarchie religieuse et la Royauté (*RM I* : 481 ; *RM II* : 151). Le rapport à la substance divine chez les géménites et à la Mynmari s'oppose donc ; autant il s'agit de la diffuser le plus possible par le cycle des unions, dans la magie mynmaï, autant on veut la concentrer dans le géménisme. Ces interprétations entraînent des structures socio-religieuses divergentes. Si Garang Xhévât n'exerce aucun contrôle sur la société mynmaï, ne constituant pas une institution, le géménisme (tout comme la christianité) possèdent un clergé très puissant.

Bricolage religieux à l'instar de la magie mynmaï, le géménisme constitue une variante du christianisme ancré dans une perspective

féministe et le taoïsme, sinon le bouddhisme tibétain ; un personnage rapproche d'ailleurs le géménisme de la mythologie bouddhiste (*RM II* : 93-94). Dans le texte, la religion géménite s'oppose à la christienté, des fondements aux symboles. Ainsi, les chrétiens ne croient pas à l'Entremonde ni au talent, et donc ne pratiquent pas la Suspension de la psyché ni la Sublimation. De plus, ils divisent le corps et l'âme alors que du point de vue géménite, les deux forment le psychosome. La narration invite d'ailleurs le lecteur à suivre les conflits opposant les deux religions, les débats théologiques, ainsi qu'à comprendre de l'intérieur la structure institutionnelle géménite. Malgré leurs différences, les chrétiens et les géménites partagent une histoire marquée, entre autres, par les Conciles et la Réforme. Celle-ci, qui visait à purifier l'Église, a pris source dans le choc ressenti par les missionnaires européens à la découverte de la magie indigène des Atlandies, étrangère à la leur. Signalons qu'au début, les différentes magies s'annulaient puis, à l'étonnement des Européens, les Quartiers divins se sont harmonisés (*RM I* : 287 ; *RM II* : 181). On verra que la rencontre entre le géménisme de Gilles Garance et la magie mynmaï provoquera un second bouleversement dans la lignée croyante.

Le roman retrace ainsi l'évolution religieuse et sociale par un chassé-croisé de discussions serrées au fil d'une narration qui fait à la fois se chevaucher et se succéder les siècles. La critique de l'institution s'accroît encore aux Lumières, où l'on examine, par exemple, la magie à l'aune du magnétisme – c'est la rationalité scientifique. Les petits-fils de Gilles, Senso et Pierrino découvrent d'ailleurs, comme leur aïeul autrefois, les failles et les mensonges de l'institution géménite (*RM IV* : 85) : « Utopique pour ce qu'elle professe, un telle Église s'avère dans les faits dystopique par ce qu'elle veut contrôler » (Bazin et Clermont 2014 : 205). La modernisation de la société provoque la pluralisation de l'expérience du sacré et la révision constante de la lignée croyante, selon Hervieu-Léger, parce que « les religions historiques, impliquées en Occident dans la trajectoire de la rationalisation, se sont elles-mêmes progressivement dissociées des 'cosmisations sacrées' avec lesquelles la religion s'identifiait dans l'univers traditionnel [...] » (1993 : 156). De fait, le christianisme se définit comme « la *religion* de la sortie de la *religion* » (Gauchet 1985 : II, italiques de l'auteur). La rupture moderne des XVI^e et XVII^e siècles est selon le penseur une rupture religieuse. Le renversement de logique dans la compréhension hiérarchique du lien entre le divin et l'humain réinstitue l'univers humain en termes d'égalité,

dans la ligne de l'ontologie des deux natures du Christ (Gauchet 1985 : 231) ; il facilite ainsi la déstabilisation des structures essentielles du religieux en donnant à la foi personnelle du croyant une place centrale.

3. L'ÈRE DES DISHARMONIES

C'est surtout par le biais de Gilles Garance que s'incarne ce mouvement de la modernité. Il faut dire que cet « enfant de galante » (*RM I* : 178) a développé un ressentiment profond envers sa famille d'adoption et la société, en particulier l'institution religieuse. En effet, talenté majeur, mais « sauvage » car de basses extractions, il connaît des années de formation au Magistère jalonnées d'obstacles qui se terminent par l'échec de son Initiation ; on l'a séparé de force de son talent, jugeant dangereuses ses « disharmonies » (*RM I* : 678), c'est-à-dire ses positions libertines et sa soif de pouvoir. En ce sens, le héros présente une vision utopique : « l'utopie est à la fois, en modernité, un principe de sécularisation de la mémoire et un principe de recharge religieuse de la mémoire » (Hervieu-Léger 1993 : 212). En effet, l'utopie permet le passage de la religion à la politique ; Gilles tentera sans cesse de libérer son environnement des carcans religieux. Si l'utopie, en général, échoue, elle risque de se banaliser ou de s'institutionnaliser. En ce cas, la recharge religieuse de l'imaginaire collectif intervient comme un effet de ce processus ou une protestation contre celui-ci. Gilles aura donc poussé l'institution à réfléchir sur elle-même, mais en vain puisqu'il s'en verra expulsé.

Le héros imprimera la marque de la modernité sur la magie mynmaï, dont il questionne les fondements sacrés. Amer, révolté, le héros fuit la France pour entreprendre un voyage à travers le monde. Il sera le premier Occidental à entrer en Mynmari, qu'il perturbe malgré lui avec le concours de Huetman' la Jongleuse. Celle-ci le fait participer à la recreation de la triade originelle de Natéhsin, lors du Grand Festival. S'il en sort « retalenté » (*RM II* : 508-9), il aura surtout modifié l'harmonie du cycle des âges des Natéhsin ; en d'autres termes, il aura enclenché le mouvement vers une « sortie » de la religion. À cela s'ajouteront d'autres sacrilèges, qu'il commet ou qui découlent de l'événement initial. Deux d'entre eux marqueront à jamais le paysage religieux, social et géopolitique mondial.

Kurun, l'une des trois Natéhsin, pose le premier geste sacrilège majeur en fusionnant sa magie avec Gilles. Une telle action arrête le

souffle divin ; en tant que tel, elle conduit à la mort du sacré et du social. En posant le choix, individuel, du métissage religieux, Kurun confirme le premier ébranlement enclenché par Gilles et la Jongleuse, mais surtout représente elle aussi un appel à une revivification du sacré, plutôt qu'à sa fin. « Nous nous souvenons de ce qui sera » (*RM III* : 156) : par ces paroles, leitmotiv du roman, Kurun invite les autres Natéhsin et les Ghâtsin à se « souvenir autrement ». Elle affirme la pérennité de la lignée croyante et propose ce faisant une métaphore de la privatisation et de la pluralisation de l'expérience sacrée caractéristiques de la modernité. « La rupture de la continuité peut même être [...] une manière de sauver ce lien fondamental avec la lignée croyante » (Hervieu-Léger 1993 : 119). La Natéhsin représente ainsi une figure moderne, à l'instar de Gilles, tout comme de Huetman' la Jongleuse.

Toutefois, cette rupture « moderne » entraîne une scission d'autant plus profonde qu'elle disloque les fondements spirituels et sociaux de l'univers mynmaï. De même que le christianisme a permis la sortie de la religion en plaçant la foi personnelle en son centre, c'est sur le plan privé, le roman familial, que se déplace la difficile restauration du sacré et, partant, de la lignée croyante. L'union des Natéhsin et de Gilles a engendré Ourain, une abomination : à la fois Natéhsin et Ghâtsin, elle concentre la tchênzin. La disharmonie ne s'arrête pas là, car cette métisse mynmaï et européenne est violée par Gilles. Ce sacrilège – les enfants du Dragon ne pouvant procréer entre eux – s'aggrave d'un deuxième inceste, puisque Gilles s'unit à leur fille Agnès et engendre Jiliane. Le poids des mensonges et du ressentiment s'alourdira encore avec le geste d'Ourain, qui force la Prophétie du ghât'sin Xhélin : « seul l'enfant plusieurs fois né de plusieurs pères pourra juger le Dragon fou et ramener le Dragon de Feu » (*RM V* : 6). C'est ainsi qu'elle procède à une opération magique durant laquelle elle ouvre le ventre de sa fille pour en sortir le fœtus, Jiliane. En résulte un Édît du Silence familial : Gilles s'est imposé un sortilège d'oubli, Agnès est emprisonnée par la magie de sa mère, et celle-ci s'enferme dans la culpabilité et le silence, comme les autres Natéshin.

Mû par la curiosité scientifique, le ressentiment et son incompréhension de la magie mynmaï, Gilles réalise le second geste sacrilège majeur et donc accomplit la Prophétie annonçant la fin du monde : il fusionne les deux substances primordiales de la magie. En résulte l'« ambercité », ou plutôt l'« hututpèhtsièn », le chaos (*RM III* :

46 et 57). Il s'agit d'une source d'énergie qui assouvira l'ambition vengeresse de Gilles, en plus de lui offrir une longévité extrême. L'ambercite déclenche en effet les actions colonialistes françaises, au service du monopole économique exercé par Gilles au fil d'années de manigances et de mensonges. Elle provoque ensuite la guerre en Mynmari entre la France et le Hutland chrétien, qui utilise le charbon. Suite à sa défaite, la France décrète l'Embargo, c'est-à-dire l'oubli total de la Mynmari grâce à l'Édit du Silence, un sortilège qui rappelle ce que Robin appelle le « manque de mémoire », c'est-à-dire « le refoulement, prompt à revenir hanter un tissu social mal stabilisé et qui 'croit' pouvoir faire l'économie de son rapport au passé » (Robin 2003 : 33). De fait, l'ambercite aura provoqué des bouleversements non seulement économiques et politiques, mais aussi spirituels, car elle se lie indirectement au choc éprouvé par les géminites devant l'altérité de la magie mynmaï, qu'ils croyaient inexistante.

Du côté mynmaï, on assiste à un phénomène de mémoire empêchée (Ricoeur 2000 : 83). En effet, la fabrication de l'ambercite provoque la Maladie blanche, ou Mélancolie, qui décime la population se vidant de la substance fondamentale. Bien que la maladie disparaisse plus tard, on peut parler de mémoire empêchée puisque l'élément traumatisant introduit par Gilles entrave la circulation de la tchènzin, en d'autres termes la présence du passé dans le présent. La situation coloniale et la modernisation forcée entraînent en outre une sécularisation malaisée de la société mynmaï. Tandis que des Mynmaï s'immolent pour encourager le retour du souffle divin, les Kôdinh procèdent à des massacres pour anéantir la magie et mieux satisfaire leurs ambitions économiques et politiques.

4. SE SOUVENIR AUTREMENT

La cicatrisation de la lignée croyante, tout comme la sortie des anomies sociale et familiale, se révèlent donc impérieuses. Après la levée de l'Édit du Silence en France, un personnage déclare : « peut-être en avait-on besoin. Peut-être l'oubli est-il aux peuples comme le sommeil aux individus. Un sommeil [...] nécessaire pour reprendre des forces et faire face ensuite [...] aux souvenirs, et aux questions qu'ils devront susciter » (*RM V* : 334-335). Les mécanismes de la mémoire collective, à la base d'une identité nationale, incluent la sélection des événements à conserver, leur transmission et leur réinterprétation. L'oubli fait partie

inhérente de la mémoire, malgré le risque d'un refoulement en raison de la narrativité même de l'histoire, souligne Ricoeur (2000 : 80). La conscience renouvelée des traumatismes collectifs passés suite à l'amnésie permet ici une ouverture à la mémoire critique, c'est-à-dire à un dialogue constructif sur le passé collectif, une remémoration loin d'un mémoriel intangible, du maintien du traumatisme et de la mémoire prothèse (Robin 2003 : 375).

La cicatrisation des traumatismes familiaux, religieux et collectifs signifie donc chercher une mémoire vivante « ouverte à tous les risques, et ouverte à l'aléa, à l'insu, à l'événement, une mémoire qui ne craint pas l'indéterminé » (Robin 1989 : 73). Parallèlement à l'évolution collective, c'est aux enfants d'Agnès, Jiliane et ses frères jumeaux Pierrino et Senso qu'incombe la tâche de défaire les « réaménagements » (Robin 1989 : 60-63) effectués dans le roman familial et la lignée croyante mynmaï. Ces personnages présenteraient ainsi, sur le plan métaphorique, une image des réponses potentielles, des recherches dans le sillage de la sortie de la religion. Les jeunes Garance découvrent peu à peu non seulement la vérité familiale, mais aussi leur métissage religieux⁶. Il leur faut réinventer une voie vers la lignée croyante, libérer le sacré, qu'il soit bloqué dans la magie mynmaï ou contrôlé par le clergé géminite. C'est pourquoi le ghât'sin Chéhyé exhorte Pierrino de jeter à la mer les carnets intimes de sa grand-mère Ourain : « Mémoire morte, marmonne le vieillard. Poison. [...] Ce n'est pas ainsi qu'il faut se souvenir. [...] Il faut danser » (RM IV : 98-99). Par ce terme, Chéhyé fait référence à la danse de l'igaôtchénzin, ou circulation de la substance divine, et au Mariage sacré où la triade originelle des Ancêtres se fusionne pour permettre la régénération du cycle ; en d'autres termes, il s'agit de renouer la lignée croyante. Rendu en Mynmari, Pierrino choisit de s'abandonner à la danse, c'est-à-dire de vivre un sacré authentique. En engendrant des Natéhsin, il confirme la fusion des Quartiers religieux et contribue à la revitalisation du sacré.

De son côté, Jiliane lève l'Édit du Silence familial. Elle dévoile les disharmonies d'Ourain, Reine de (mauvaise) Mémoire. Elle met aussi au jour l'implication des Natéhsin dans la cicatrisation bancale de la lignée croyante. En effet, après la mort de Kurun, Nandèh et Feï ont tenté à tout prix de ramener la triade disparue, même si cela signifie accepter les sacrilèges : « il fallait inventer une nouvelle danse, dit l'un à

⁶ Ils sont géminites et mynmaï par leur mère ; chrétien et chamanique par un père.

mi-voix. Il fallait se souvenir autrement², dit plus fermement l'autre » (*RM V* : 420). Elle dissipe en outre le sortilège d'oubli de Gilles et libère Agnès, qui tue Ourain – et avec elle une mémoire sclérosée. Enfin, avec ses frères, elle procréé les nouvelles Ancêtres qui régénéreront la lignée croyante. Pour sa part, Gilles doit entamer le processus du « oublier, pour revenir ensuite » (*RM V* : 451), c'est-à-dire reconnaître sa dette, faire face au bagage mémoriel et (se) pardonner. « C'est en délivrant, par le moyen de l'histoire, les promesses non tenues, voire empêchées et refoulées par le cours ultérieur de l'histoire, qu'un peuple, une nation, une entité culturelle, peuvent accéder à une conception ouverte et vivante de leurs traditions » (Ricœur 1998 : 30-31). La cicatrisation mémorielle et religieuse s'entame donc, mais demeure fragile. D'un côté, le vertige spirituel éprouvé par les géminites devant la magie mynmaï se transforme en une ferveur renouvelée, parallèlement au sortir des Années Terribles (*RM V* : 447). De l'autre, le renouveau de la lignée croyante mynmaï se heurte à l'irréligion des Kôdinh.

Comment interpréter ces « disharmonies » et le leitmotiv du « souvenir autrement » ? *Reine de Mémoire* présente tout d'abord des religions métissées qui, bien qu'opposées dans leur interprétation du cosmos, fondent le socle culturel – sinon politique – de leur société respective. Le géminitisme, à l'institution pesante, suit une évolution mouvementée en raison des chocs avec d'autres magies, entre autres. Sa sortie de la religion s'accroît avec le choc de la magie mynmaï et les attaques de Gilles Garance. La Mynmari baigne elle aussi dans le sacré ; sans réelle institution religieuse, ses rituels facilitent la ligne croyante et la continuité du sacré. Cette magie éprouve elle aussi une sortie de la religion sous des influences extérieure et intérieure. *Reine de Mémoire* illustre ainsi l'ébranlement des assises traditionnelles et la privatisation de l'expérience sacrée ; il fait écho à la situation du patrimoine symbolique des religions historiques dans le monde contemporain. Comme les individus choisissent désormais à la carte les univers de significations correspondant à leurs besoins spirituels (Hervieu-Léger 1993 : 232), ce patrimoine connaît une disqualification qui alimente à la fois le désir de réenchantement du monde et un processus d'homogénéisation des différentes traditions religieuses, en d'autres termes la reconnaissance des valeurs dites universelles. Les institutions religieuses, placées devant la contradiction entre un croire sans tradition et une tradition sans implication nécessaire du croire, ne peuvent que

s'efforcer « avec les ressources symboliques qui leur sont propres, de reconstituer, de façon expérimentale, la représentation d'une continuité croyante à laquelle l'expérience commune des individus croyants n'offre plus de support » (Hervieu-Léger 1993 : 258). Hervieu-Léger appelle d'ailleurs « exculturation » la déliaison entre les représentations et la culture catholique, un détachement qui se répercute sur les aspects religieux et culturels (Hervieu-Léger 2003).

Le Québec s'inscrit dans le sillage du mouvement occidental. Si les Québécois se déclarent majoritairement catholiques, il s'agit d'une appartenance culturelle plutôt que religieuse ; le refoulement collectif de la mémoire religieuse, dans le sillage des années 1960, commence d'ailleurs à se lézarder, comme en témoigne la sphère publique (Rousseau : 319-22). Héritiers de la génération des *baby-boomers* et immergés dans la culture consumériste et communicationnelle, les jeunes vivent une religiosité émotionnelle et expérientielle, sous le signe de l'authenticité – que ce soit le catholicisme, des spiritualités exotiques ou des pratiques sous-culturelles telles que le *rave* ou le *gong fu*. À cet égard, la danse de Pierrino, puis de Jiliane et de ses frères apparaît représentative de cette quête de l'expérience authentique. Les religions confessionnelles, avancent François Gauthier et Jean-Philippe Perreault, n'effacent pas le religieux, mais participent d'une recomposition globale où l'individu se voit responsable de la quête de sens ; il est sommé « de se construire un 'cosmos sacré' compatible avec l'univers symbolique de la culture » (Gauthier, Perreault : 539). À ce compte, l'exculturation compterait moins qu'une recherche de soi ayant à puiser à d'autres sources (Meunier *et al* 2010 : 128).

Ce phénomène de la religion « à la carte », joint à la disparition des grands récits collectivistes, soulignent selon Marc Angenot la sécularisation complète du monde occidental contemporain, tout comme sa dérégulation, car avec la privatisation du religieux disparaît la religion comme transmission et communion : « Une société à jamais bloquée entre *deux impossibilités*, celle de réenchâter le monde, de recréer de l'humanité, et celle d'accepter sans états d'âme la condition humaine dans sa facticité [...], est-elle chose durable et même humainement possible ? » (Angenot 2009 : 93, italiques de l'auteur) Le roman illustre combien la sortie de la religion s'échelonne dans le temps et ne s'effectue pas sans « disharmonies ». Il affirme surtout l'importance de réenchâter le monde, la nécessité de conserver le sacré, de revivifier les lignées croyante par le biais de la mobilisation émotionnelle.

Reine de Mémoire propose ainsi une métaphore de cette revivification des lignées croyantes, et plus largement la pérennité de l'élan religieux. Il témoigne d'un bougé dans le roman mémoriel, qui s'exprime à la fois par le désir de retrouver une transcendance à la condition humaine et l'impossibilité d'offrir, d'ores et déjà, une réponse. Le choix de l'uchronie se révèle judicieux, car cette esthétique permet d'élaborer un « contre-modèle de vie redonnant à l'homme le plein usage de sa liberté » (Bazin et Clermont 2014 : 212 ; 210). L'uchronie ne pouvait donc qu'accompagner ce grand récit d'un « souvenir autrement », cet instantané métaphorique d'un changement dans le roman mémoriel et le vécu religieux.

Ouvrages cités

- ANGENOT, Marc. 2009. *En quoi sommes-nous encore pieux ? Sur l'état présent des croyances en Occident. Suivi de la réplique de l'avocat du diable par Georges A. LeBel*. Québec : Presses de l'Université Laval, coll. « Mercure du Nord/ Verbatim ».
- BAZIN, Laurent et Philippe CLERMONT. 2014. « Des dieux qui joueraient aux dés : églises et métaphysiques dans l'uchronie contemporaine » dans Vas-Deyres, Natacha, Patrick Bergeron, Patrick Guay, Florence Plet-Nicolas, Danièle André (dir.) *Les Dieux cachés de la science-fiction française et francophone (1950-2010)*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Eidolon », p. 201-212.
- BRAC DE LA PERRIÈRE, Bénédicte. 2002. « Sibling Relationships in the Nat Stories of the Burmese Cult to the 'Thirty-seven' ». *Mousson* 5, p. 31-48.
- CHEVALIER, Jean et Alain Gheerbrant. [1969] 1982. *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Ed. revue et augmentée. Paris : Robert Laffont / Jupiter, coll. « Bouquins ».
- CLERMONT, Philippe. 2013. « Les univers d'Élisabeth Vonarburg (1992-2007). Entre fantasy et science-fiction », @analyses. *Revue de critique et de théorie littéraire* 8, 2, p. 276-297. En ligne. 9 août 2015. <http://uottawa.scholarsportal.info/ojs/index.php/revue-analyses/article/view/889>.
- DELUERMOZ, Quentin et Pierre SINGARAVÉLOU. 2015. « Préface. Le pari de l'uchronie », dans Florian Besson et Jan Synowiecki (dir.), *Écrire l'histoire avec des « si »*. Paris : Éditions Rue d'Ulm, coll. « Actes de la recherche à l'ENS no 11 », p.9 - 15. En ligne. 9 août 2015. <http://excerpts.numilog.com/books/9782728826056.pdf>.
- FERRY, Luc et Marcel GAUCHET. 2004. *Le religieux après la religion*, prés. d'Eric Deschavane et Pierre-Henri Tavoillot. Paris : Grasset & Fasquelle.
- GAUCHET, Marcel. 1985. *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*. Paris : Gallimard.

- . 2003. *La condition historique*. Paris : Stock.
- GAUTHIER, François et Jean-Philippe Perreault. 2013. « Les héritiers du *baby-boom*. Jeunes et religion au Québec ». *Social Compass* 60(4), p. 527-543.
- HENRIET, Éric B. 2009. *L'uchronie*, préf. d'Emmanuel Carrère. Paris : Klincksieck, coll. « 50 questions ».
- HERVIEU-LÉGER, Danièle. 1993. *La religion pour mémoire*. Paris : Cerf.
- . 2003. *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris : Bayard.
- KAYES, Simon. 2010. « Challenging Certainty : The Utility and History of Counterfactualism », *History and Theory*, vol. 49, no 1, p. 38-57.
- LABRECQUE, Marie. 2007. « Élisabeth Vonarburg : reine de l'imaginaire », *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec* 3, 3, p. 36-38.
- MEUNIER, E.-Martin, Jean-François Laniel, Jean-Christophe Demers. 2010. « Permanence et recomposition de la 'Religion culturelle'. Aperçu socio-historique du catholicisme québécois (1970-2006) » dans Mager, Robert, Serge Cantin (dir.) *Modernité et religion au Québec. Où en sommes-nous ?* Québec : Presses de l'Université Laval, p. 79-128.
- RANSOM, Amy. 2010. « L'uchronie québécoise : histoire et politique dans un sous-genre de la science-fiction », *Études francophones*, 25, 1-2, p. 89-107.
- RICCEUR, Paul. 1998. « La marque du passé », *Revue de Métaphysique et de Morale*. 1, p. 7-31.
- . 2000. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Édition du Seuil, Paris, coll. « Point Essais ».
- ROBIN, Régine. 1989. *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil : Le Préambule, coll. « L'univers des discours ».
- . 2003. *La mémoire saturée*, Paris : Stock, coll. « Un ordre d'idées ».
- ROUSSEAU, Louis. 2007. « Entre la quête du possible et celle du fondement, le travail de la mémoire religieuse » dans Meunier, E.-Martin, Joseph Yvon Thériault (dir.) *Les impasses de la mémoire. Histoire, filiation, nation et religion*. Montréal : Fides, p. 317-335.
- VONARBURG, Élisabeth. 2005. *Reine de Mémoire. I : La Maison d'Oubli*. Québec : Alire, coll. « Fantasy historique ».
- . 2005. *Reine de Mémoire. II : Le Dragon de Feu*. Québec : Alire, coll. « Fantasy historique ».
- . 2006. *Reine de Mémoire. III : Le Dragon fou*. Québec : Alire, coll. « Fantasy historique ».

- . 2006. *Reine de Mémoire. IV : La Princesse de Vengeance*. Québec : Alire, coll. « Fantasy historique ».
- . 2007. *Reine de Mémoire. V : La Maison d'Équité*. Québec : Alire, coll. « Fantasy historique ».
- VOSSION, Louis. 1891. « Nat-Worship among the Burmese », *The Journal of American Folklore* 4, 13, 107-114.